



ISSN 1961-9472

ISSN en ligne 2257-8404

Études de « K » : Yunus Emré, Dino Buzzati, Salah Stétié

Fadi Khodr

Chercheur indépendant, Canada
fadi_khodr@hotmail.com

Reçu le 13-04-2019 / Évalué le 13-11-2019 / Accepté le 15-11-2019

Résumé

Cet article analyse un poème du poète libanais d'expression française Salah Stétié en y décelant une référence à l'écrivain italien Dino Buzzati et une autre au poète mystique turc Yunus Emré. Notre lecture croisée semblera de prime abord périlleuse, mais ne tardera pas à révéler le véritable « Art poétique » de Salah Stétié et à expliciter la rhétorique de l'ineffable dans son œuvre. En dégageant ces « interférences culturelles » pour élucider quelques figures et transfigurer ainsi l'illisible, nous espérons infirmer l'hypothèse de la suspension ou de l'indétermination référentielle dans la poésie stétienne.

Mots-clés : art poétique, interférences culturelles, quête ontologique

« K » çalışmaları: Yunus Emre, Dino Buzzati, Salah Stétié

Özet

Bu makalede, Fransızca konuşan Lübnanlı şair Salah Stétié'nin, İtalyan yazar Dino Buzzati'ye ve mistik Türk şair Yunus Emre'ye atıfta bulunduğunu gösteren bir şiir inceleniyor. Okumamız başlangıçta tehlikeli görünecek, ancak yakında Salah Stétié'nin gerçek "şiiresel sanatını" ortaya çıkaracak. Bu "kültürel müdahaleleri" vurgulayarak Stétié'nin şiirinde referans belirsizlik hipotezini geçersiz kılmayı umuyoruz.

Anahtar Sözcükler: şiir sanatı, kültürel müdahaleler, ontolojik arayış

« K » studies: Yunus Emre, Dino Buzzati, Salah Stétié

Abstract

This article analyzes a poem by the French-speaking Lebanese poet Salah Stétié, citing a reference to the Italian writer Dino Buzzati and another to the mystical Turkish poet Yunus Emre. Our reading will seem initially perilous, but will soon reveal the true "poetic art" of Salah Stétié and explain the rhetoric of the ineffable in his work. By excavating these "cultural interferences" to elucidate some figures

and thus transfigure the illegible, we hope to invalidate the hypothesis of referential suspension or indetermination in Stétié's poetry.

Keywords: poetic art, cultural interferences, ontological quest

En 2003, Salah Stétié publie son recueil *Fiançailles de la fraîcheur*. Nous trouvons dans ce recueil un hommage possible à un écrivain italien qui, à notre connaissance, n'est jamais mentionné dans les essais de Salah Stétié. Cela nous pousse à y voir une simple référence. Toujours est-il que cette dernière nous semble beaucoup plus claire que dans d'autres poèmes, notamment quand on accorde une importance au choix du titre. En effet, il s'agit d'un titre commun à un poème de Salah Stétié et une nouvelle traduite de Dino Buzzati (1906-1972). Nous parlons évidemment du titre « Le K » que porte un poème de *Fiançailles de la fraîcheur* (Stétié, 2003 : 127). En 1966, Dino Buzzati a publié un recueil de nouvelles, intitulé *Il colombre* (*Le K* en français), titre de la première nouvelle du livre. Cette nouvelle a été traduite en français par Jacqueline Remillet en 1967. Nous nous référons à sa reprise dans le premier tome des nouvelles complètes de Dino Buzzati publié en 1990 aux Éditions Robert Laffont (Buzzati, 1990 : 515-519).

Le K - Dino Buzzati (extraits)

[...] « [...] C'est un squalo effrayant et mystérieux, [...] il choisit sa victime et [...] la suit [...] toute la vie s'il le faut, jusqu'au moment où il réussit à la dévorer. Et le plus étrange c'est que personne n'a jamais pu l'apercevoir, si ce n'est la future victime ou quelqu'un de sa famille. [...] » [...] À distance il [Stefano] apercevait un petit point noir qui affleurait de temps en temps. C'était son K qui croisait lentement, de long en large, et qui l'attendait avec obstination. [...] Le travail, les amitiés, les amusements, les premières amours : la vie de Stefano était désormais toute tracée, néanmoins le souvenir du K le tourmentait [...]. Et Stefano commença à naviguer [...]. Il bourlinguait, bourlinguait sans trêve, et dans le sillage de son bateau, [...] il traînait derrière lui le K. C'était là sa malédiction et sa condamnation, il le savait, mais justement pour cette raison peut-être, il ne trouvait pas la force de s'en détacher. Et personne à bord n'apercevait le monstre, si ce n'est lui. [...] Jusqu'au jour où, soudain, Stefano prit conscience qu'il était devenu vieux [...]. Vieux et amèrement malheureux, parce qu'il avait usé son existence entière dans cette fuite insensée à travers les mers pour fuir son ennemi. Mais la tentation de l'abîme avait été plus forte pour lui que les joies d'une vie aisée et tranquille. Et un soir, tandis que son magnifique navire était ancré au large du port où il était né, il sentit sa fin prochaine. [...] À coups de rames il s'éloigna. [...] Au ciel il y avait un croissant de lune. [...] Tout à coup le mufle hideux du K émergea contre la barque.

« Je me suis décidé à venir à toi, dit Stefano. Et maintenant, à nous deux ! »
Alors, rassemblant ses dernières forces, il brandit le harpon pour frapper.
« Bouhouhou ! mugit d'une voix suppliante le K. [...] Moi aussi je suis recru de fatigue [...] ... dire que tu n'as jamais rien compris !
– Compris quoi ? fit Stefano piqué.
– Compris que je ne te pourchassais pas autour de la terre pour te dévorer comme tu le pensais. Le roi des mers m'avait seulement chargé de te remettre ceci. »
Et le squalo tira la langue, présentant au vieux marin une petite sphère phosphorescente. Stefano la prit entre ses doigts et l'examina. C'était une perle d'une taille phénoménale. Et il reconnut alors la fameuse Perle de la Mer qui donne à celui qui la possède fortune, puissance, amour, et paix de l'âme. Mais il était trop tard désormais.
« Hélas ! dit-il [...]. J'ai seulement réussi à gâcher mon existence et la tienne...
– Adieu, mon pauvre homme », répondit le K.
Et il plongea à jamais dans les eaux noires.
Deux mois plus tard, poussée par le ressac, une petite chaloupe s'échoua sur un écueil abrupt. Elle fut aperçue par quelques pêcheurs qui, intrigués, s'en approchèrent. Dans la barque, un squelette blanchi était assis : entre ses phalanges minces il serrait un petit galet arrondi. [...]

Le K. - Salah Stétié

Ils se sont réifiés, puis absents.
Occulté K. mystique.
Un point est apparu, point de lune.
La mort a commencé à cueillir son cresson
À des seuils d'eau, dans l'habitude
Il y a sur tout cela un clair immense
Le K. ayant laissé la garde de ses plumes
À la couleur plus bleue, à la valeur plus verte
D'une aube où les millénaires attendent
Le souffle, le nuage
Un arbre s'est sur les jardins déployé
Aux purs sommets de pierre
Qui est le K. ? Il est montagne, il est Sinai
Qui jette une ombre aérée sur ce village
Où me voici buvant
Près de mes chats, dans mes vieux kilos d'homme

Il est vrai qu'à la première lecture croisée, nous ne décelons pas d'analogies pertinentes entre les deux textes. Ce ne sont que des termes communs qui affleurent dans la nouvelle et le poème et qui relèveraient de la pure coïncidence, dira-t-on. Toutefois, le « petit point noir qui affleurerait de temps en temps » dans la mer, représentant le K, monstre marin « effrayant et mystérieux » que seul Stefano (le héros de la nouvelle de Buzzati) aperçoit, pourrait rejoindre dans la première strophe (du poème de Stétié) les vers 2 et 3 : « Occulté K. mystique. / Un point est apparu, point de lune. » Puis, les vers : « La mort a commencé à cueillir son cresson / À des seuils d'eau, dans l'habitude » renverraient à l'attente obstinée du K poursuivant sa proie « à travers les mers » pour la « dévorer » (selon les dires du père de Stefano) ainsi que la hantise, la « malédiction », la « condamnation » qu'il représente pour ce dernier. Il s'agirait de la hantise de la mort qui guette l'être humain, hantise qui « a commencé » dès que le jeune Stefano a vu le monstre et appris qu'il devait « fuir son ennemi », ce destin funeste, jusqu'à user « son existence entière dans cette fuite insensée ».

Cette « tentation de l'abîme », comme le dit Buzzati, « avait été plus forte pour lui que les joies d'une vie aisée et tranquille ». Ce qui se recoupe avec un extrait de l'essai « Petite leçon de l'abîme » publié en 1993 dans *Le Nibbio ou la médiation des imaginaires* de Salah Stétié :

« Voltaire a beau s'en gausser : l'homme est un animal à précipice. Le gouffre, le vertige du gouffre est lié, depuis toujours, à son mode d'être. Jung dira plus tard que l'abîme, c'est la profondeur maternelle, qu'il est l'un des noms apaisants et terribles de l'inconscient. Mais déjà le disaient innocemment, inconsciemment, les premiers hommes, ceux d'Akkad, ceux de Sumer, quand ils s'employaient à définir Tiamat, la grande déesse : "La mère Abîme qui forme toute chose..." Et, pour ceux-là, l'abîme est épouvantable, gardé qu'il est, protégé par des monstres [...].

Aussi bien, le maître du monde, Enki lui-même, flotte-t-il sur l'abîme et l'on peut lire dans le texte sumérien :

Le Seigneur de l'abîme, le maître, Enki / Enki, le seigneur qui décide des destins, / S'est construit son temple, tout de métal et de pierres rares / En métal et pierres rares où le soleil étincelle / Il s'est toujours installé un temple sur l'abîme / Ô temple, dont l'enceinte enferme l'abîme...

On le voit, [...] l'abîme, le gouffre, nous est originel et donc la poésie, quêteuse d'originel, ne peut - inévitablement - que le rencontrer, et elle se doit de le faire. » (Stétié, 1993 : 97-98).

Alors que nous croyions notre lecture croisée périlleuse, nous voilà plutôt conforté par cet extrait qui mentionne clairement l'abîme « épouvantable [...]

protégé par des monstres » quoique le monstre devienne lui-même le représentant de cet abîme chez Buzzati. Son K s'avère finalement être l'agent du « roi des mers » qui l'a chargé de remettre à Stefano « la fameuse Perle de la Mer ». Ce roi des mers ne serait-il pas Enki ou tout autre seigneur de l'abîme connu dans les civilisations anciennes ? Le don inattendu du K aurait pu correspondre à la chute de la nouvelle, évoquant l'ironie du sort, mais voilà que : « Deux mois plus tard, poussée par le ressac, une petite chaloupe s'échoua sur un écueil abrupt. Elle fut aperçue par quelques pêcheurs qui, intrigués, s'en approchèrent. Dans la barque, un squelette blanchi était assis : entre ses phalanges minces il serrait un petit galet arrondi. » Même s'il ne s'agit pas de la même embarcation, la chute inattendue (ironie du sort-destin) semble reconvertie en fin tragique prévue dès le début (rupture du sort de la perle magique), donc en un redoublement de l'ironie du sort qui n'est pas sans rappeler l'histoire du Juif errant dans *Le Vaisseau fantôme*, ou *Le Hollandais volant*.

Le K de Buzzati, une fois sa mission accomplie, « plongea à jamais dans les eaux noires ». Dans le poème de Stétié, il n'est pas question de perle bien que cette gemme surgisse dans nombre de ses poèmes. Le poète écrit plutôt dans la deuxième strophe : « Il y a sur tout cela un clair immense / Le K. ayant laissé la garde de ses plumes / À la couleur plus bleue, à la valeur plus verte / D'une aube où les millénaires attendent / Le souffle, le nuage ». Certes, nous pouvons constater, d'après cette strophe isolée et à la lumière de la « Petite leçon de l'abîme », que le K stétié serait un monstre ailé gardien du gouffre que le poète vient de rencontrer mentalement en composant son poème. Car « la poésie, quêteuse d'origel, [...] se doit de le faire ». Après la prise de conscience de la finitude (dans la première strophe), le K du poète confie ses plumes (ou sa plume-stylo) aux couleurs de l'esprit et de la vie pour régénérer son souffle. Il s'agirait dans les deux premières strophes d'une reformulation poétique de la suite de « Petite leçon de l'abîme », deuxième arrière-texte du poème :

« La vision est à la fois un enténébrement et une clarté, une nuit d'où se dégage une aube, une genèse de la lumière à travers l'abîme. [...] Là où le gouffre se retire, il ne reste que les mots, ou bien alors les choses, les pauvres choses telles qu'elles sont. [...] Le réisme, qui est l'une de nos maladies, est, à tout le moins, la rançon obligée de cela, justement, qu'on appelle l'état des choses. Il arrive qu'au point de rencontre de la chose nue et du vocable s'épuise, par adaptations successives, à donner une forme et une structure, une légitimité verbale à cela qui, dans l'économie de l'univers, n'est inscrit nulle part, ne fait partie d'aucune permanence. » (Stétié, 1993 : 104-106).

Si la première phrase de la citation ci-dessus résume l'enjeu principal des deux premières strophes du poème « Le K », nous décelons dans les trois phrases suivantes un développement explicitant le tout premier vers : « Ils se sont réifiés, puis absents. » À travers tout ce qui précède, les deux premières strophes du poème « Le K » pourraient très bien faire partie d'un « Art poétique ». Nous y reviendrons.

Pour l'instant, il nous incombe de ne pas oublier la troisième et dernière strophe du poème où le poète pose l'énigme et, bizarrement, y répond : « Qui est le K. ? Il est montagne, il est Sinâï ». Ce vers vient renverser tout ce que nous venons d'avancer. Loin de nous décourager, nous remarquons que chaque strophe a son propre K : le premier « mystique » et « occulté » (après les mots réifiés) connote la présence au monde, le deuxième central dénote un monstre ailé, le troisième n'est que le mont Sinâï. Il est curieux que le mot interrogatif « qui » soit utilisé pour s'informer sur l'identité du K comme s'il s'agissait d'un être animé, alors que la réponse concerne un élément inanimé. En outre, tel que nous l'avons souligné, le lecteur de Salah Stétié trouve étrange sa réponse immédiate à la question. Pensons à sa nouvelle énigmatique « La mer de Koan » (2007). La réponse donnée permettrait cependant au lecteur hâtif de se dire qu'il s'agit vraiment d'une montagne dans tout le poème, vu la cooccurrence de termes qui corroborent une lecture plus ou moins lyrique de premier degré : « lune, cresson, eau, bleue, verte, aube, nuage, arbre, jardins, purs sommets de pierre, village ». Mais Stétié précise que ce n'est pas une montagne quelconque : « il est Sinâï / Qui jette une ombre aérée sur ce village / Où me voici buvant / Près de mes chats, dans mes vieux kilos d'homme », transposant ainsi le mont dans son village de retraite qu'il mentionne dans d'autres poèmes et écrits. Loin de renier notre lecture des deux premières strophes, nous voudrions proposer un troisième arrière-texte garantissant l'unité du poème.

Certains pourraient en effet lier directement le K mystique et le K montagne en proposant l'image de la montagne de Qâf mentionnée dans le Coran et revêtant une importance spirituelle et gnostique. De fait, la sourate L du Coran s'intitule (ق) « Qaf », son arabe de la lettre Q. La même lettre ouvre le premier verset de la sourate. Rappelons que Salah Stétié, sans vouloir remettre en question les interprétations des exégètes, voit dans ces lettres mystérieuses et créées du Coran « un retour de la langue sur elle-même, [...] un ressourcement dans l'essentiel » (Stétié, 1995 : 135-136). Ceci expliquerait le choix du titre de son poème. D'ailleurs, quand ils reviennent sur l'origine du titre de sa nouvelle, les commentateurs de Buzzati évoquent souvent une certaine rhétorique de l'ineffable. Pour ce qui est des exégètes du Coran, plusieurs pensent que Qâf est une montagne mystérieuse.

Le premier extrait de Yunus Emrè (dont le nom s'écrit aussi en français Younous Emrè, Younous Emré ou Yunus Emre) rappelle évidemment la nouvelle de Dino Buzzati via le motif des « tréfonds de la mer » et notamment le motif de la perle qu'on retrouve dans plusieurs autres poèmes de Salah Stétié. Bien entendu, l'extrait mentionne déjà le Sinaï et Moïse. Le mont se retrouve dans le deuxième extrait associé à la Kaaba, aux « tables de l'initiation » qui sont « dans le corps humain » et à l'« Archange sonnante la trompette ». Ce qui nous invite à citer cet autre extrait significatif du *Divan* de Younous Emré. Il s'agit du texte intitulé « L'Évangile et le Coran » :

« Plongés dans l'océan des significations, nous avons, méditant, trouvé tous les aspects de l'univers dans l'existence incarnée. Le jour et la nuit, la grande course nocturne, les commandements gravés des tables de la Loi, tout est dans l'être. Le Sinaï, la demeure céleste du Seigneur, Israfil, trompette du jugement, tout est dans l'être. La Bible et l'Évangile, le Coran, le Talmud, la sentence de lumière, tout est dans l'être. Les Cieux démesurés, les anges qui les peuplent, les bandeaux qui nous cachent les secrets de la vie intérieure, les soixante-dix mille bandeaux, tout est dans l'être. Les sept ciels, les sept terres, ces montagnes, ces mers, le paradis et l'enfer ne sont qu'existence.

Younous dit vrai. Nous disons tous que c'est vrai. Regarde ici ou là : tout est dans l'être. » (Emré, 1963 :59).

Un tel passage ne manque pas d'évoquer plusieurs autres de Stétié. La première phrase résume sa « Petite leçon de l'abîme ». Les cinq reprises de « tout est dans l'être » sont autant de piliers de la quête poétique ontologique : un poème du recueil *Fiançailles de la fraîcheur* s'intitule d'ailleurs « L'être » (Stétié, 2003 : 107) et Stétié donne ce titre à tout un recueil en 2014. Quant à Israfil ou Israfel qui fit l'objet d'un poème d'Edgar Poe traduit par Stéphane Mallarmé et adapté par Antonin Artaud, il se retrouve dans le titre du recueil d'essais de Salah Stétié : *Sur le cœur d'Israfil* (2013). Ouvrons ici une parenthèse pour dire qu'un fil culturel semble relier Yunus Emre, Edgar Poe, Antonin Artaud, Salah Stétié. D'ailleurs, dans sa présentation du *Livre de l'Amour Sublime*, Pierre Seghers affirme qu'« [a]u début du XVI^e siècle, d'après les traductions d'un Italien prisonnier des Turcs entre 1438 et 1458, Martin Luther, Erasme et Sébastien Frank auront adapté et fait connaître, en Europe, quelques poèmes de Yunus Emre. » (Emre, 1987 : 31).

Le troisième extrait de poèmes de Yunus Emre fait allusion aux « gains » inutiles réalisés par le héros maudit du K Buzzatien. Pour ce qui est de la montagne mystique, le quatrième extrait évoque « la montagne Kaf » au début d'une série de vers dont les « images absurdes » ne sont pas sans évoquer celles qu'un lecteur a l'impression de trouver dans les poèmes de Salah Stétié. L'écriture du nom de la montagne

paraît significative dans la traduction donnée des poèmes de Yunous Emrè. Alors que les gnostiques et les exégètes du Coran prononcent et traduisent la lettre-nom de la montagne (ق) par Qaf (avec un Q), les traducteurs ont choisi Kaf (avec un K) qui respecte le nom de la translittération en turc moderne de la lettre (ق). Notons que les deux transcriptions sont quand même interchangeables dans des mots arabes écrits en français. Dans une note les traducteurs précisent :

« Ces vers sont extraits du poème 11 qui est un "tekermele" [sic], genre constitué par des images absurdes. Yunous Emrè utilise cette forme pour y introduire cryptiquement sa conception du monde ; d'autres poètes mystiques ont utilisé cette forme d'expression (poétique populaire caractérisée par l'absence d'un thème principal et d'une suite logique dans le propos). La montagne Kaf est une montagne mythique qui formerait la limite entre le monde visible et le monde invisible ; inaccessible aux hommes ; considérée comme l'extrémité du monde. » (Emrè, 1973 : 40-41).

C'est que, dans la conception zoroastrienne de l'univers, cette montagne, où nidifie le Simorgh (appelé aussi Sina-Mru ou Saena) sur l'arbre Tuba, représente la frontière au-delà de laquelle commence la révélation (Roditi, 1985 : 33). Par conséquent, en rédigeant la troisième strophe de son poème, Salah Stétié aurait inconsciemment pensé aux vers de Yunus Emre entre autres textes mystiques. À ce stade de la lecture stratigraphique, nous avons cherché un ultime texte pouvant avoir vraiment inspiré Stétié dans la composition de tout son poème ou constitué le déclic de celui-ci. Il serait ainsi possible de dire que le K stétien fusionne la montagne Kaf et le Simorgh dans une réécriture poétique contemporaine du prélude de l'épître « La modulation du Simorgh » de Suhrawardi d'Alep, poète mystique du XII^e siècle (Corbin, 1939 : 23-24).

Recomposons librement à présent l'énigme et sa réponse : « Qui est le K. ? » Il est Sina-Mru ou Saena. « Occulté K. mystique / [...] ayant laissé la garde de ses plumes / À la couleur plus bleue, à la valeur plus verte ». Il est « un retour de la langue sur elle-même, [...] un ressourcement dans l'essentiel », fulguration de la parole-perle ontologique jaillissant du néant des mots réifiés. Ce qui renvoie à notre évocation de l'art poétique transparaissant à travers l'analyse des deux premières strophes et confirmé dans des poèmes plus récents de Salah Stétié tels « Énigme du séjour dans le Non-Où » (Stétié, 2016 : 31-35) et « Le temps guetté » (Stétié, 2018 : 56). Au lieu de citer encore trois ou quatre phrases significatives des trois dernières pages de la « Petite leçon de l'abîme », nous préférons avancer une dernière interprétation possible et complémentaire du K chez les trois auteurs étudiés. Elle nous vient de l'Égypte pharaonique où le *ka* représente la puissance créatrice de l'homme qu'il puise de sa relation au cosmos. Suivre le *ka* c'est « se conformer à ses directives,

c'est-à-dire marcher sur la voie de l'éternité et des valeurs intangibles. » (Jacq, 1993 : 60). Autrement dit, c'est suivre son cœur sur le chemin de la vérité au lieu de poursuivre les chimères du monde matériel.

Nous trouvons pertinent de clore notre propos sur ces extraits éclairants de « Début et fin de l'incohérence » de Salah Stétié :

« L'écrivain est seul, - et il est entouré. [...] L'écrivain est seul avec ses mots. Il est seul avec son inconscient, celui-là même qui, le moment venu, dictera. Et je dis qu'il est entouré, que l'écrivain, si seul qu'il soit, vit d'abord, et comme spontanément, avec tous ces avec qui lui sont autant de liens avec lui-même et avec le monde. [...]

Ainsi le mécanisme psychique que met en œuvre l'écriture est-il simultanément d'ouverture et de fermeture. C'est ce même mécanisme [...] qu'on verra en action à chaque étape de l'entreprise créatrice, notamment à l'heure où va s'activer de son côté, dans le feu de l'écriture, le jeu des interférences. [...]

Les interférences culturelles [...] ne sont acceptables que si elles ne sont pas mutilantes, que si elles accroissent l'autre de leur propre apport pour le compléter éventuellement, pour le rendre plus visible à lui-même, plus sensible à sa propre gamme, plus avide de sa propre et magnifique différence. » (Stétié, 2013 : 7-13).

En somme, à partir de l'analyse du poème « Le K » de Salah Stétié, nous avons pu élucider progressivement l'enjeu principal de la quête ontologique en déblayant les « interférences culturelles » que constituent les arrière-textes décelés. Si le titre de tout le poème « Le K » a suggéré un rapport avec la nouvelle de Dino Buzzati, c'est qu'il demeure l'affleurement lexical constituant le point de départ de la lecture. Les autres affleurements communs à la nouvelle et au poème ont pu servir le début de l'analyse. Décelant dans l'arrière-texte les deux termes « monstre » et « abîme » absents du poème, nous avons établi un lien avec un essai crucial du poète qui relance et consolide la lecture. Or, en révélant la réponse à l'énigme posée dans la troisième strophe du poème, Stétié nous livre la clé d'un arrière-texte mystique, retrouvé dans des vers de Yunus Emré, menant ultimement à un texte de Suhrawardi qui contribue à discerner la figure derrière le K. En fin de compte, on voit bien comment la « médiation des imaginaires » oriente et balise l'analyse qui préfère ainsi renvoyer le processus de (re)création littéraire non pas à l'influence aveuglante ni à l'emprunt servile, mais plutôt à une sorte d'activation du jeu des interférences culturelles révélées par l'inconscient du texte.

Bibliographie

- Buzzati, D. 1967. *Le K*. Nouvelles traduites de l'italien par Jacqueline Remillet. Paris : Robert Laffont. http://www.commonsources.com/textes/Buzzati_le_K.pdf
- Buzzati, D. 1990. *Dino Buzzati. Toutes ses nouvelles. Tome 1 / 1942-1966*. Traduit de l'italien par Michel Breitman, Yves Panafieu, Jacqueline Remillet. Préface et notes de Michel Breitman. Paris : Éditions Robert Laffont.
- Corbin, H. 1939. « Deux épîtres mystiques de Suhrawardi d'Alep ». *Hermès*, troisième série, n°5, p. 7-50.
- Emré, Y. 1963. *Le Divan*. Traduit et préfacé par Yves Régnier. Traduction relue par M. Bourhan Toprak. Paris : Gallimard, collection Unesco d'œuvres représentatives - série européenne.
- Emré, Y. 1973. *Poèmes*. Traduits du turc par Guzine Dino et Marc Delouze. Paris : Publications Orientalistes de France.
- Emre, Y. 1987. *Le Livre de l'Amour Sublime*. Présenté par Dominique Halbout du Tanney et Pierre Seghers. Paris : Éditions Seghers, collection « Miroir du monde ».
- Jacq, C. 1993. *L'Enseignement du sage égyptien Ptahhotep. Le plus ancien livre du monde*. Éditions La Maison de Vie, collection « Publications de l'Institut Ramsès ».
- Roditi, E. 1985. « Western and eastern themes in the poetry of Yunus Emre ». *Alif : Journal of Comparative Poetics*, n°5, p. 20-37.
- Stétié, S. 1993. *Le Nibbio ou la médiation des imaginaires*. Paris : José Corti.
- Stétié, S. 1995. « La parole et la preuve ». In : Plouvier, P. et al. *Poésie et mystique*. Paris : L'Harmattan, collection « Critiques littéraires », p. 133-145.
- Stétié, S. 2003. *Fiançailles de la fraîcheur*. Paris : Imprimerie nationale, collection « La Salamandre ».
- Stétié, S. 2013. *Sur le cœur d'Israël*. Saint-Clément : Fata Morgana.
- Stétié, S. 2014. *L'Être*. Saint-Clément : Fata Morgana.
- Stétié, S. 2016. *L'Été du grand nuage*. Saint-Clément : Fata Morgana.
- Stétié, S. 2018. *Le Mendiant aux mains de neige*. Saint-Clément : Fata Morgana.